

# POINT DE VUE

## ACCÉLÉRATION VS DÉCÉLÉRATION(S)

**PATRICK JOFFRE**, Professeur émérite, Université de Caen – Normandie

Notre collègue Isabelle Barth, Professeure à l'Université de Strasbourg, écrit sur le réseau *Linkedin* de ce début juin : « Je me baladais hier dans les rues de Paris tranquillement avec seulement quelques passants, peu pressés aussi. Quand, au détour d'un abribus, je butte sur cette injonction : « Vous êtes les moteurs de l'économie. Nous vous aidons à accélérer la relance... ». Je me sens déjà en faute, je presse le pas.... J'entends déjà réagir le moteur de l'économie que je suis censé être ; quelle insouciance j'étais ! J'avais bêtement le sentiment que la relance était déjà un beau défi en soi, mais non il faut accélérer !... »

Dans un tout autre registre, mais sur le même thème, le Président du Boston Consulting Group nous dit que les entreprises ont profité, et doivent profiter, de cette crise sanitaire pour accélérer la transformation numérique afin de tendre vers le nouvel idéal-type de firme : « l'entreprise bionique » (*Le Figaro*, 26 juin 2021).

Deux exemples parmi de nombreux autres qui semblent montrer que l'après-crise sanitaire ressemblera à l'avant, alors même que les tendances lourdes sociétales – la « modernité tardive » de 2021 n'est plus la « modernité classique » qui s'éteint progressivement et les signaux faibles de décélération d'individus concernent le mode de vie ou le regard sur le travail – soulignent un mouvement clair vers des aspirations à des rythmes de vie différents.

Si ces deux exemples vont presque « idéologiquement » à l'encontre des éditoriaux, certes contradictoires le plus souvent, sur l'après-crise sanitaire, il convient d'analyser ce hiatus au cœur, me semble-t-il, des débats de société qui vont nous animer dans les prochaines années.

Les analyses des philosophes et des sociologues sont pourtant sur ce point très éclairantes depuis près de 20 ans ou plus, et nous permettent de poser la question : La crise sanitaire que nous traversons, et ses conséquences, cristalliseront-elles une modification dans la trajectoire de notre « modernité tardive » ; plus encore, les tentatives de décélération individuelles et/ou organisées sont-elles vouées à l'échec dans un monde qui depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ne cesse de fonder sa survie que sur une accélération continue (« entendue comme une croissance quantitative par unité de temps ») ?

### 1. VIT-ON ENCORE DANS LA MODERNITÉ ?

La modernité classique occidentale qui démarre à la Renaissance et se révèle pleinement avec les Lumières engendre deux vagues d'accélération : tout d'abord les deux décennies 1890–1910 et le passage du XX<sup>e</sup> au XXI<sup>e</sup> siècle. Pour Hartmut Rosa, dont il sera largement question dans cet éditorial, et son ouvrage magistral : « Accélération, une critique sociale du temps », « l'expérience fondamentale constitutive de la modernité est celle d'une gigantesque accélération du monde et de la vie et, par conséquent, du flux d'expérience individuelle » (p. 53). Ce qui caractérise cette période, comme le soulignait déjà en 1823 Frédéric Ancillon cité par Rosa, c'est un basculement culturel de la charge de la preuve : « ce n'est plus le mouvement qui doit se justifier, mais la permanence.... La charge de la preuve pèse désormais non plus sur les réformateurs, mais sur ceux qui veulent maintenir l'existant dans la vie quotidienne comme dans l'Art et la politique ».

En suivant toujours Rosa, on s'aperçoit, ce qui est rarement mis en évidence aujourd'hui, que l'accélération, et son corollaire paradoxal la pénurie de temps, est au cœur de la modernisation dans les idées et dans les esprits avant même les révolutions techniques. Ainsi, dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle : « c'est l'impatience que ressentaient les Lumières face à l'écart croissant entre espace historique de l'expérience et horizon d'attente, l'idée du retard de la raison, du progrès et de la possibilité d'accélérer l'histoire, qui furent des préalables au triomphe des sciences de la nature et de la révolution industrielle » (Koselleck, cité par Rosa p. 64).

Rosa met donc en évidence de façon très claire que le monde moderne ne se caractérise pas seulement par une accélération technique et économique (voir celle que nous vivons avec la révolution des techniques de l'information et Internet), mais par une combinaison des « trois moteurs » de natures différentes de la modernité : technique, culturelle, socio-culturelle. Si la première renvoie aux innovations dans les domaines du transport, de la communication et de la production, la deuxième passe par l'idée qu'une vie réussie suppose l'accumulation du plus grand nombre d'expériences individuelles, et la troisième réside dans l'accélération du rythme de vie, transformation sociale majeure (fast-food, speed-dating, politiques d'urgence, sieste-éclair). On note que, contrairement à l'utopie de l'après 1945, les progrès techniques censés économiser le temps de loisirs des

individus demandent du temps supplémentaire (voir l'exemple des e-mails dans nos organisations contemporaines).

La modernité classique semble générer ses propres dysfonctionnements, ce n'est pas nouveau ; Georg Simmel cité par Rosa affirmait que « comme par réaction à la force si monstrueusement déployée dans la fabrication de la production (...) le siècle le plus affairé de l'histoire de l'humanité (le XIX<sup>e</sup> siècle) fut aussi un siècle de l'épuisement nerveux (en anglais : enervation) et tenté par la léthargie (p. 65).

Cette modernité de plus en plus liquide, selon l'expression de Zygmund Bauman (2005), conduit à une vie elle-même liquide que le philosophe et sociologue d'origine polonaise caractérisait ainsi : « les soucis les plus vifs et persistants qui hantent cette vie sont des peurs : être pris en flagrant délit de sieste, ne pas tenir le rythme des événements en mouvement constant, se faire distancer, laisser passer une date limite de consommation (...) ; la vie liquide est une succession de nouveaux départs. »

## 2. MODERNITÉ CLASSIQUE VS MODERNITÉ TARDIVE

La période que nous vivons est le résultat d'une transition progressive esquissée à la fin des années 1980 et qui prend forme au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle ; modernité tardive selon certains, ou encore post-modernité, du nom du courant philosophique français qui se développe avec les travaux de Lyotard, Lipovetsky, Touraine et Maffesoli en particulier. Deux enseignements sont à tirer de cette transition :

a) Les valeurs et les principes de la modernité classique s'effacent en partie au profit de nouveaux thèmes explicatifs ; la décapitalisation sur le futur, le repli sur le présent, le retour au local, l'importance de la tribu et le bricolage mythologique avec comme définition provisoire de Maffesoli (2016, p. 19): « la synergie des phénomènes archaïques et du développement technologique ».

b) Publié en 2005 et traduit aux éditions « La Découverte » en 2010, l'ouvrage central de Rosa, sur « Accélération » a peu retenu l'attention des spécialistes des sciences de gestion, à l'inverse des travaux de Z. Bauman sur la vie liquide et la société liquide déjà évoqués et également des travaux de F. Cassano, sociologue italien contemporain révélé par les spécialistes français du marketing (V. Cova, B. Cova et O. Badot). Une partie de la pensée marketing rejetant un marketing agressif et plutôt anglo-saxon a montré qu'à la suite des travaux de F. Cassano sur les avantages de la lenteur et du sens de la mesure dans les sociétés méditerranéennes, un mouvement de « slow marketing », qui place la redécouverte de la lenteur dans l'alimentation comme dans la locomotion, trouvait des débouchés auprès des individus et des experts. Débouchés marchands, car des marques pouvaient construire un avantage concurrentiel dans la reconnaissance de la valeur pour un individu d'une (re)découverte de la lenteur voire du ralentissement. Débouché en termes de mouvement des idées car, comme le

souligne B. Cova et V. Cova (2006), ce courant, à l'amorce du XXI<sup>e</sup> siècle, déborde la marginalité pour gagner du terrain, « alimentant l'hypothèse de la propagation progressive d'un nouveau syndrome social que Fabris (2003) appelle « le ralentissement du temps »... en créant des îlots de lenteur... ». On le voit, la décélération est au menu des experts sociologues comme marketers, comme les autres excès de la modernité. Il n'est pas étonnant que dans l'enquête de l'Observatoire des perspectives utopiques conduite en 2019 auprès d'un échantillon de 2000 Français (Badot et Moati, 2020) la force d'attraction de la « perspective écologique » l'emporte sur l'utopie « techno-libérale » et l'utopie « sécuritaire ». On insiste même sur le chassé-croisé entre des figures techniques portées par les nouvelles technologies ainsi que l'intelligence artificielle et le besoin de ralentissement qui s'inscrit dans une aspiration générale au « moins mais mieux ».

### 3. LE CONCEPT DE DÉCÉLÉRATION A-T-IL UN AVENIR ?

Nous pensons avoir montré, à travers le renouvellement de la pensée concernant la décélération, qu'une référence centrale de nos élites à une modernité classique pour relancer le système économique et son cadre social est décidément dépassée. La période que nous vivons depuis plus de 30 ans est plus complexe à décoder, hybride dans les valeurs qui la fondent et les besoins qui animent citoyens et consommateurs.

Sur ce point, l'analyse de Rosa qui date déjà de plus de 15 ans nous semble la plus complète et la plus nuancée en dépit de son radicalisme apparent et des scénarios prospectifs sombres qu'il suggère. L'auteur distingue cinq formes de décélération ou d'inertie qui vont en quelque sorte contrarier les trois dimensions de l'accélération analysées ci-dessus :

- les limites naturelles de la vitesse : géophysiques, biologiques et anthropologiques ; ces limites vont de celles du cerveau humain à celle de la capacité de l'écosystème à recycler les déchets ;
- les îlots de décélération dans lesquels on suspend le temps ; ils sont rares, c'est le cas de certaines sectes et communautés ;
- les contrecoups dysfonctionnels : ainsi en est-il selon Rosa des maladies dépressives qui peuvent être interprétées comme des échappatoires pathologiques à la force de l'accélération et comme une exclusion du rythme de l'activité professionnelle ;
- la décélération comme idéologie : on retrouve ici les fondements de « l'utopie écologique » de la modernité tardive évoqués précédemment ou encore le nouveau bien-être par décélération rejoignant le slow-food, les mouvements d'exode de la ville vers la campagne, les changements brutaux de métiers, soit un nombre significatif de comportements exprimés depuis la crise sanitaire et qui laissent penser aujourd'hui à des changements plus irréversibles que ce que Rosa qualifiait d'îlots de décélération. Cependant, ces « externalisations » d'individus pour échapper à l'« agitation » ne sont pas nécessairement dirigées contre la société

moderne ; elles en rejettent les conséquences les plus désagréables pour soi-même sans pour cela constituer un bénéfice de bien-être pour autrui (Rosa p. 118).

- le cinquième item contient tout le paradoxe entre le mouvement (et donc le changement) et l'inertie. Il s'agit de la décélération comme stratégie de l'accélération. Les périodes de décélération y sont définies comme des moratoires institutionnalisés sans motif idéologique (Rosa, p. 118). L'auteur fait entrer dans cette catégorie : les techniques de yoga, les retraites dans les monastères, soit des pauses ciblées qui ressemblent à des manières de « recharger ses batteries » en vue de redémarrer (plus vite !). Ce type de décélération n'est possible selon l'analyse de Rosa que si elle s'appuie sur des mécanismes collectifs stables (temps de travail, droit du travail, planification à long terme...), c'est-à-dire des institutions plus ou moins stables. Ce faisant, Rosa voit dans la décélération sociale des stratégies intentionnelles pour mettre à l'abri de l'érosion des institutions nécessaires à la dynamique permanente de l'accélération.

On voit donc (p. 120) « que la relation entre inertie et mouvement qualifiée précédemment de paradoxale, et au cœur de l'histoire de la modernité, ne doit pas être comprise comme un progrès linéaire de la première au second et par conséquent un progrès linéaire d'accélération du changement social. »

L'ouvrage de Rosa, peu cité dans les sciences de gestion, à l'exception de A.C. Martinet et M. Payaud dans leur article sur les organisations non plus fluides mais liquéfiées (2007), apporte un éclairage saisissant sur la période que nous vivons, sur cette modernité tardive dans laquelle s'est installée cette crise sanitaire, période d'arrêts collectifs prolongés, visiblement source d'accélération pour certains (voir l'accélération de la transformation numérique), mais source d'interrogations majeures sur les bienfaits et les dysfonctionnements de l'accélération pour de nombreux individus et d'aspiration à une décélération plus diffuse dans la société que les « îlots » évoqués précédemment.

Si l'on en croit les conclusions de Rosa lui-même, on ne peut en rester qu'au stade des questions et des scénarios prospectifs. Comment l'histoire peut-elle continuer, et comment va se terminer l'histoire de l'accélération ? Est-elle pourvue d'une sorte de « point gravitationnel » « quasi-naturel » vers lequel elle progresse irrésistiblement, ou des formes d'équilibres alternatives entre le mouvement et la permanence sont-elles concevables ?

S'agissant des mécanismes de gestion et de l'art du management dans lesquels le poids et le rôle des institutions sont majeurs, il convient de s'interroger sur la vitesse d'érosion de celles-ci et donc de leur régénération et/ou remplacement nécessaire à la poursuite de l'accélération. Il en va de l'Etat Nation comme de toutes les organisations. La défiance à l'égard des institutions dont il est fait mention dans toutes les analyses économiques et politiques actuelles n'est alors qu'un aspect des problématiques que nous avons à résoudre. Celle de leur érosion naturelle par les forces de l'accé-

lération est également posée et finalement peu évoquée dans les débats d'aujourd'hui.

### **BIBLIOGRAPHIE**

- ANCILLON F. : voir R. KOSELLECK.
- BADOT O. et MOATI P. (2000) (sous la direction de), *Utopie et consommation*, EMS, Caen.
- BAUMAN Z. (2013), *La vie liquide*, Fayard/Pluriel, Paris.
- COVA V. et COVA B. (2006), « La lenteur, une opportunité marketing », *Entreprendre et diriger*, n°2, octobre.
- FABRIS G. : voir V. COVA et B. COVA.
- MAFFESOLI M. (2016), « Avant-Propos : La Postmodernité », *Management & Avenir*, Vol. 90, no 8, p. 119-125.
- MARTINET A.C et PAYAUD M. (2007), « Frénésie, monotonie et atonie dans les organisations liquéfiées : régénérer les formes et rythmes de la politique d'entreprise », *Management International*, Printemps 2007, Vol 11 n°3.
- ROSELLECK R. (1990), *Le futur passé*, EHESS, Paris.
- ROSA H. (2010), *Accélération, une critique sociale du temps*, Ed. La Découverte.